

Éditorial

Les difficultés à tracer les cohérences thématiques que la plupart des grandes unités retrouvent à chaque échéance d'évaluation ne sont pas simplement affaire de présentation. Elles tiennent à une organisation de la recherche en sciences sociales dont les rapports avec ce qu'on pourrait appeler leur « régime épistémologique », restent souvent inaperçus.

Un exemple récent permet, par comparaison, d'introduire quelques éléments de réflexion. En décembre 2002, le titulaire de la médaille Fields (L. Lafforgue, *Journal du CNRS*, n° 155-156) remerciait le CNRS de l'avoir laissé travailler pendant de longues années sans publier aucun résultat. Pour représenter une exception dans le champ des disciplines dites « dures », cette vision artisanale du travail scientifique comme somme de joies obscures et de renoncements, décrit assez justement la réalité ordinaire des sciences sociales. Elle masque toutefois le fait que les sciences physiques et naturelles ont l'avantage d'inscrire leur développement dans des paradigmes durables. Sur la base de ces derniers, des découpages sectoriels ont été pratiqués de longue date, qui ont engendré de nombreuses sous-spécialités (e.g. : biomécanique, chrono-écologie) en même temps qu'un vaste champ de recompositions et de synergies possibles. *Le Journal du CNRS* fourmille d'exemples de ces collaborations aussi ciblées que productives.

La situation des sciences sociales est très différente, sans être moins favorable. Les découpages et les logiques d'agrégation y sont plus problématiques que purement thématiques. Par ailleurs, leur histoire est jalonnée de conceptualisations brillantes tombées en désuétude. Certaines démarches, telle la psychologie sociale de Gabriel Tarde, n'ont fait résurgence que plusieurs décennies

après la disparition de leur inventeur. C'est dire qu'elles ont à leur disposition un stock incomparable de concepts, de méthodes et d'analyses ouvert à toutes sortes de réactualisations. Mais c'est aussi reconnaître que la valeur scientifique de leurs résultats est étroitement liée au contexte de leur production et de leurs usages.

Cette relativité historique des paradigmes a eu pour corollaire une organisation du travail comme somme de collaborations généralement nouées dans le cadre d'écoles, ou du moins sur la base de visions convergentes de l'activité scientifique et du monde social. La composition de beaucoup de laboratoires atteste la réalité de ce fonctionnement. S'il est incontestable que ce régime a permis de maintenir des cohérences disciplinaires et conceptuelles fécondes, on peut néanmoins se demander s'il n'a pas été aussi un facteur d'immobilisme. En ce sens, l'engagement des unités dans les restructurations (Maisons, fédérations, regroupements d'équipes) souhaitées par la direction du CNRS, invite à réfléchir sur ses implications intellectuelles : va-t-il figer fidélités thématiques et allégeances théoriques dans la définition des objets de recherche ou favoriser la circulation des thèmes, des méthodes et des concepts ?

Gérard Chevalier

Sommaire

Actualités	p. 2
Du côté des doctorants	p. 2
Échanges et débats scientifiques	p. 2
Regard sociologique	p. 4
Sélection bibliographique	p. 5

Directeur de la publication : Susanna Magri
Comité de rédaction : Mounira Azzout, Françoise Battagliola, Gérard Chevalier
Secrétaire de rédaction : Danielle Muller
Réalisation : Luc Caron

ACTUALITÉS

ÉCHANGES ET DÉBATS SCIENTIFIQUES

Un nouveau chercheur au CSU

Yves Sintomer, professeur de sociologie au département de science politique de l'Université de Paris 8, est désormais rattaché à notre laboratoire.

Né en 1962, il a soutenu en 2001 une habilitation à diriger les recherches à l'Université de Paris 5 sur le thème : « Délibérer, participer, représenter : vers une sociologie de la justification politique ».

Au cours des dernières années, il a travaillé sur les processus de désaffiliation et de réaffiliation politiques dans les quartiers populaires. Son travail actuel porte sur la façon dont les processus de démocratie participative qui se développent aujourd'hui ont, ou non, un impact sur les rapports de domination. Il s'appuie sur une recherche comparative à l'échelle européenne.

DU CÔTÉ DES DOCTORANTS

Publications

BRUNEAU, Ivan. Note de lecture de « BEAUD (Stéphane), *80 % au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*. Paris, La Découverte, 2002 ». *Politix*, 2003, n° 62, p. 196-202.

BUÉ, Jennifer, HAMON-CHOLET, Sylvie et PUECH, Isabelle. Organisation du travail : comment les salariés vivent le changement. *Premières informations et premières synthèses*, juin 2003, n° 24.1, p. 1-10.

MARKOU, Efi. Sociologie, géographie et économie politique au début du XXe siècle. René Maunier et la localisation des industries. *Sociétés contemporaines*, 2003, n° 49-50, p. 139-165.

SIBLOT, Yasmine. Les relations de guichet : interactions de classes et classements sociaux. *Lien social et Politiques*, 2003, n° 49, p. 183-190.

Atelier chercheurs du 22 avril 2003.

« La contraception, levier réel ou symbolique de la domination masculine ? »

Pour Françoise Héritier, la contraception médicalisée « a fourni le levier permettant aux femmes de soulever le poids de la domination masculine. Car la contraception agit au point même où s'est fondée et cristallisée cette domination (...) c'est à dire sur la période féconde féminine qui a été assujettie à la volonté des hommes (...) pour leur propre reproduction ». (F. Héritier, 2002). En France, les lois sur la contraception (1967, 1974) et sur l'avortement (1975, 1979, 1982, 2000), en donnant aux femmes la capacité formelle de refuser une maternité dont elles ne veulent pas, leur permettent d'échapper aux conséquences procréatives de la sexualité, et leur offrent la possibilité d'adopter les pratiques sexuelles (diversité des partenaires, rythme des rapports sexuels etc.) qu'elles souhaitent.

Cette séance proposait d'étudier plus finement ce nouveau contexte de la sexualité, pour discuter l'impact de la contraception sur l'atténuation de la domination masculine.

S'il est indéniable que ces techniques représentent un réel facteur d'égalisation (N. Bajos *et alii.*, 1998) des comportements sexuels masculins et féminins (âge au premier rapport, disparition de l'obligation de virginité pour les filles, plaisir et initiatives mieux partagés, abandon de l'idée d'orgasme simultané etc.), en cohérence avec les autres transformations sociales (droit familial, travail, scolarité, parité politique), elles ne peuvent, à elles seules, remettre en cause fondamentalement la hiérarchie entre les sexes qui structure notre société.

Selon Michèle Ferrand, elles ne peuvent atteindre les « noyaux durs » de la domination masculine que sont les représentations articulées de « l'identité féminine » et de la sexualité.

Mais les conséquences procréatives de la sexualité ne représentent qu'un des éléments en jeu dans les pratiques sexuelles.

L'enquête qualitative (N. Bajos, M. Ferrand et équipe Giné, 2002), menée sur les grossesses « non prévues » (plus de 350 000 par an), montre que l'usage de la contraception est aujourd'hui encadré par trois types d'injonction : la « normalité contraceptive », le contexte médical de prescription, le primat du désir et du plaisir masculins. Les résultats font apparaître que les négociations autour des pratiques sexuelles (notamment préventives) sont fortement influencées par les capitaux sociaux et symboliques détenus par les partenaires, dont la valeur est réinterprétée selon le sexe. Alors que l'idée d'égalité entre les sexes s'impose de plus en plus (en principe !) dans nombre de sphères du social, il semblerait que le champ de la sexualité (et peut-être aussi celui du parental - domestique...) s'en affranchisse encore. On peut penser que cette résistance de la domination masculine dans le champ de la sexualité résulte du fait que, dès la naissance, filles et garçons sont éduqués et socialisés pour intégrer cette différence socialement construite comme fondamentale de leurs places respectives, non seulement dans la procréation mais aussi - et c'est peut être là que tout se joue - dans la sexualité. Il est particulièrement difficile pour les femmes de se penser égales (c'est-à-dire, pense-t-on à tort, « identiques ») aux hommes dans le champ amoureux et sexuel, car cela remet en cause la construction de leur identité de genre, fondée sur la potentialité de la maternité et sur la nécessité incontournable d'être désirée par les hommes.

La contraception moderne féminine donne peut-être, théoriquement, les moyens aux femmes de se comporter « comme les hommes » dans la sexualité. Mais il y a loin de la théorie à la pratique.

Michèle Ferrand

Projet d'article à paraître en 2004 dans la revue *Sciences sociales et santé*, en collaboration avec Nathalie Bajos, Inserm.

Atelier chercheurs du 24 Juin. « Voyage au cœur d'une multinationale »

Les recherches en sciences sociales sur les dirigeants d'entreprises étudient prioritairement les propriétés sociales des acteurs, leurs représentations, ou le résultat de leurs actions. En revanche, peu d'enquêtes concernent l'activité ou les pratiques de ces dirigeants.

Cédric Lomba se propose d'explorer ce champ de recherche en s'appuyant sur les données de terrain recueillies lors d'un passage prolongé au sein d'un département de direction d'une multinationale française.

La recherche, en cours, qu'a présentée Cédric Lomba, aborde donc une partie importante du travail quotidien de cadres dirigeants, celle consacrée à la construction et à l'utilisation d'indicateurs de contrôle et de mesure de l'efficacité de filiales internationales. Sans évacuer les dimensions politiques du contrôle des entreprises, la recherche insiste sur les rapports professionnels. Il s'agit alors d'emprunter les outils classiques de la sociologie du travail pour étudier ces activités (nature de la division du travail, répartition des tâches, freinage, etc.).

Une deuxième dimension abordée par l'enquête est celle de la surveillance au sein d'un groupe dispersé géographiquement. Les indicateurs, en particulier financiers, sont appréhendés comme des techniques faisant l'objet de rapports transactionnels entre des professionnels internes à l'entreprise ou externes (analystes financiers, banquiers, consultants, etc.).

Cédric Lomba

Journée d'études du 24 juin. « Comparaison/circulation » Coordinateur, Jean-Louis Lacascade

Cette matinée d'exposés a fait ressortir le lien central entre réflexivité et comparaison en sociologie : l'acte de comparaison, le comparateur et ce qu'il compare font partie de la réalité comparée. Comparer, c'est prendre conscience de soi tout autant que de ce que l'on compare. Ainsi, la comparaison renvoie-t-elle aux comparateurs leur image, modifiée, sinon inversée, affectée de son propre coefficient de transformation (relative, contextuelle, historique).

Pour **Christian Topalov**, « Dans quelle langue compare-t-on ? », le problème est celui de la traduction des notions et de ce qu'elles désignent dans une autre langue. Nous pensons dans notre langue naturelle et nous reconnaissons qu'il s'agit d'une langue nationale. Cette langue nationale est elle-même le fruit d'une évolution et d'une construction qui affectent son lexique et ses champs sémantiques. Ainsi, le mot français « salarié » n'a pas son équivalent en anglais britannique ; la notion de « salarié » renvoie à deux catégories distinctes : « wages », qui signifie une rémunération à l'heure, et « salaries », une rémunération au mois et à l'année.

Les mêmes mots prennent des sens différents selon les cultures nationales et leur histoire et les mêmes sens renvoient à des mots différents. Cet effet « d'hysteresis lexicale » obère la traduction et complique les démarches comparatives transnationales.

Pour **Jean-Louis Lacascade**, « La diction syllogistique du Capital : heurs et malheurs de l'affiliation », on évitera bien des faux débats sur Marx et Hegel, si l'on se rend compte que le premier ne cesse de réfléchir et de s'alimenter au second, moins en fonction de liens doctrinaux et idéologiques, qu'au travers de rapports cachés inscrits dans des habitus d'école qui culminent dans l'usage du syllogisme, non plus au titre de méthode formelle d'exposition mais davantage au rang de schème heuristique, producteur de connaissances. Mais cet implicite de la relation entre en tension avec son explicite et notamment avec les prises de position politiques et philosophiques antérieures de Marx, en particulier sa conception du communisme comme accomplissement du genre humain ou fin de l'histoire. Le syllogisme comme théorie des médiations s'oppose à leur fusion définitive.

Cette interrogation critique occupe aussi une place centrale dans l'exposé de **Marlaine Cacouault-Bitaud**, « Recherche comparative et contraintes institutionnelles : conséquences sur les objets d'analyse et les dispositifs de recherche. Le cas d'une étude sur les étudiantes et les étudiants en France et en Italie ». Dans cette recherche, les comparateurs se comparent à travers l'objet de leur comparaison et s'appuient sur des critères d'évaluation qui dépendent en partie de leurs dispositifs institutionnels d'insertion universitaire et académique. Les rapports de comparaison sont aussi des rapports de force, et la comparaison un enjeu de pouvoir. Comment constituer une identité européenne sans comparer et donc fonder un espace auto-productif de comparaison où l'objet même à comparer est autant le fruit de cette construction que de sa préexistence ?

Quant à la « Grande bourgeoisie » étudiée par **Michel Pinçon** et **Monique Pinçon-Charlot**, elle forge son identité dans des actes de comparaison qui sont autant d'actes d'évaluation, entérinant et posant de multiples hiérarchies : par ses effets de miroir, la comparaison est au principe de son rehaussement et donc indirectement de sa domination sociale.

REGARD SOCIOLOGIQUE

Enfin, selon **Dominique Damamme**, la comparaison Bergson/James est un moyen pour la philosophie française d'assurer sa supériorité, tout en vérifiant son rayonnement. Le comparant français ne saurait déroger à son hégémonie au moment même où il se rapporte à son supposé homologue yankee.

Jean-Louis Lacascade

**Groupe de travail
« Engagement et désengagement »
séance du 11 juin**

Cette séance a été consacrée au thème d'un colloque organisé, en mars 2000, par **Sylvie Tissot**, Christophe Gaubert et Marie-Hélène Lechien à l'Université de Limoges. Les contributions visaient à comprendre les conditions dans lesquelles des ressources et des dispositions acquises au cours d'expériences militantes se trouvent mobilisées dans d'autres contextes, notamment professionnels.

Audrey Mariette a présenté son travail sur le réalisateur Robert Guédiguian, dans lequel elle analyse quels sont les atouts mais aussi les contraintes d'un passé militant dans le monde du cinéma.

Sylvie Tissot

**Le sociologue et l'esprit de contradiction
À propos de *Vacances en Ré*, documentaire**

France 5/Arte a programmé à plusieurs reprises le documentaire *Vacances en Ré*, dont le réalisateur, Emmanuel Descombes, sur une idée de Guy Darbois, le producteur, et de deux sociologues, Michel et Monique Pinçon-Charlot, confronte les vacances à l'Île de Ré de trois familles socialement à peu près identifiables (classes populaires, moyens ou grands bourgeois, petits-bourgeois) par la profession d'un des parents (une ouvrière, un architecte de Neuilly, une éducatrice spécialisée). Unité de temps (une courte période de vacances), de lieu (une île), des activités déconnectées du monde du travail : des conditions optimales pour étudier les différences sociales toutes choses égales par ailleurs. Mais ce documentaire pose aussi le problème du renouvellement d'une sociologie des classes sociales : en général (par rapport à la sociologie spontanée que chacun produit en permanence) et en particulier aujourd'hui, après qu'une relative vulgarisation de la sociologie de Pierre Bourdieu a accru notre sensibilité à ces différences.

C'est avec une grande puissance que l'origine sociale pèse ici sur les lieux (les ouvriers vivent à l'étroit dans leur camping à l'entrée de l'Île ; les grands bourgeois habitent, cachés, au plus loin de là, dans leur propre maison, sans cesse agrandie ; au beau milieu, la famille de l'éducatrice a loué une petite maison indépendante dans un club de vacances avec animations culturelles), sur les corps (la silhouette de magazine des habituels habitants de Neuilly s'oppose aux autres corps que le spectateur tend spontanément à identifier, par comparaison, comme trop gras - ceux des ouvriers évidemment - ou trop maigres - les autres), sur les activités (Monopoly contre loto et promenades culturelles), sur les hantises (peur de manquer des ouvriers, crainte d'être imités chez les grands-bourgeois, souci de ne pas perdre son temps chez l'éducatrice), voire sur les formes d'humour (il consiste, au fond, pour

chaque groupe à exagérer son habitus pour s'en moquer : c'est, chez les pros, une « vulgarité » assumée - les plaisanteries sexuelles - et chez les grands-bourgeois, une « distinction » assumée - on s'amuse soi-même à parler « châtié »). Mécanismes d'« objectivation », d'« incorporation », « amour du nécessaire », incessant « travail de distinction » : voilà qu'on retrouve ici quelques mécanismes essentiels pointés par Pierre Bourdieu, et ce n'est pas si mal de vérifier, dans le détail, l'opérativité d'une construction intellectuelle (la théorie de l'habitus). Mais s'il est avéré que les auteurs - et ceux qui les ont conseillés - ont sans doute fait autant, ce qui rend leur réception attentive mais boudeuse : *Vacances en Ré* « frise la caricature » ou même y « sombre », commentent les journalistes du *Monde* ou de *Libération*. « Il y a quelque chose de profondément agaçant dans ce documentaire très " Le Quesnoy et Groseille " qui affiche pourtant une prétention sociologique ».

On aurait beau jeu - cela a déjà été fait - de renvoyer cet agacement du côté des résistances à la sociologie. Ce serait manquer une sorte d'avertissement. Car la « prétention sociologique » serait sans doute un peu agaçante en effet si elle se contentait aujourd'hui - version bien pauvre (et profane ?) de son ambition - de gloser sur les différences sociales et sur l'efficacité des mécanismes de reproduction. Elle l'est beaucoup moins quand elle donne accès - et c'est précisément ce que fait aussi ce film - à ce qui leur fait obstacle plus ou moins durablement... Ce faisant, le documentaire indique au passage une autre condition de la bonne analyse sociologique, aujourd'hui comme hier : le sens des détails, à condition bien sûr qu'ils soient fiables entre eux, de ces détails qui risquent d'échapper aux sociologues spontanés, même avertis, et qu'une caméra, elle, enregistre, impavide.

Car c'est bien à des détails que se dénoncent les obstacles à la reproduction et ses pathologies : à ces rares moments, non commentés, où, dans cette atmosphère décontractée, un petit malaise surgit. Cela se produit trois fois. Le chef de famille architecte par son manque de maturité, constitue un premier exemple de transgression. Il a hâte d'aller préparer son beau bateau pour la prochaine régata. Sa femme se fâche devant tout le monde à table : il doit rester un peu avec leurs proches. Car, le film le montre, ces gens-là, contrairement aux petits-bourgeois dans leur bungalow, ne sont jamais vraiment isolés de leurs amis et de la famille élargie. Mais le souci d'être le premier - comme chaque année - dans la course engendre une sorte d'hyperpréparation inquiète qui menace la cohésion du groupe (de même le fils reprochera à son père de vendre par vantardise ses « trucs » de marin et de pêcheur à leurs concurrents). Cette tension est heureusement résolue par l'image suivante : les trois bateaux qui arrivent en tête sont ceux de la famille élargie, derrière le vainqueur habituel, dont ils ont tous suivi aveuglément le sillage. A cette condition - serrer les rangs - l'individualisme qui conduit à vouloir être le premier ne constitue plus une menace pour cette bourgeoisie finalement très solidaire. Autre malaise, aussi peu commenté : le fils de l'éducatrice spécialisée ne peut s'empêcher de parler aux animaux, aux autres enfants, voire aux paysages qu'on lui fait connaître, qu'en empruntant un borborygme terrible d'enfant handicapé ou de Donald dément. Folle résistance à un surinvestissement éducatif ? Car hors ces moments-là, il est constamment soumis à l'exigence maternelle de correction culturelle et langagière : on le voit chercher avec bonne volonté des jolis mots, qu'il faut, explique-t-elle, substituer aux « gros » mots, destinés à « la poubelle », et fredonner en balade les tables de multiplication au son d'une cassette pré-enregistrée...

Dans la famille ouvrière, enfin, les loisirs sont constamment tournés vers les jeux de hasard (tiercé, loto) : une attente forcenée du gros lot, du « tout », qui constitue une réponse relativement inoffensive à la crainte de

l'anéantissement économique, actuel (« Nous on n'a rien, rien du tout », « On trime toute l'année, pour se payer quoi ? ») et potentiel (« ils vont nous ruiner », « on va partir les mains vides »).

Mais la mère de famille, Liliane, constitue, elle, une menace pour son groupe. Elle jouait jadis gros jeu, jusqu'au malaise physique (ça lui donnait « mal au ventre, envie de pleurer, de vomir »), et, surtout, jusqu'au sacrifice de ses enfants (« quand elle sortait pour un petit moment, sans expliquer, on savait bien où elle allait - raconte sa fille - et que toute sa paye allait y passer »). C'est incidemment que Liliane, rêveuse, raconte que sa propre mère, obligée d'élever seule une dizaine d'enfants, en avait encore pris à sa charge un autre, bref qu'elle avait « tout » donné aux siens... Mais aujourd'hui, les enfants, quel que soit ce qu'on leur donne, n'en ont « jamais assez ». Bref, condamnée à une faible rémunération matérielle et symbolique de ses investissements, Liliane a trouvé une réponse bien à elle à ce « rien » qui la menace de déréliction : celle consistant à tout donner à son tour en jouant, non sans bravade sociale, un « va-tout » qui est sans bénéfice pour le groupe... Il était temps qu'elle guérisse.

Au total, la caméra a bien joué son rôle : elle a su saisir, sans que les auteurs ne l'aient vraiment anticipé, ce qui échappe aussi à l'esprit de système sociologique : toutes ces micro-résistances aux exigences du groupe, de la famille, de la parentèle, dictées en fait par les réponses que chaque groupe social oppose aux contraintes de situations pour s'accroître ou survivre... Bref, ce film constitue une mine, au delà même de la volonté didactique des auteurs. C'est dire que l'esprit de géométrie - dicté ici par l'autorité d'un professeur au Collège de France - n'interdit pas, bien au contraire, l'esprit de finesse ni surtout la contradiction : voilà un enseignement pour tous ceux qui voudraient continuer à constituer, comme ici, des archives, un peu scientifiquement armées, du social.

Dominique Memmi

SÉLECTION BIBLIOGRAPHIQUE

Ouvrages et Ouvrages collectifs

BEAUD, Stéphane et PIALOUX, Michel. *Violences urbaines, violence sociale*. Paris : Fayard, 2003.

LAUFER, Jacqueline, MARRY, Catherine et MARUANI, Margaret (eds). *Le travail du genre : les sciences sociales du travail à l'épreuve des différences de sexe*. Paris : La Découverte, 2003, 368 p.

LOMBA, Cédric, VANDEWATTYNE, Jean et FUSULIER, Bernard (eds). *Kaléidoscopie d'une modernisation industrielle : Usinor, Cockerill Sambre, Arcelor*. Louvain-La-Neuve : Presses Universitaires de Louvain-La-Neuve, 2003, 233 p.

PINÇON, Michel et PINÇON-CHARLOT, Monique. *La chasse à courre : diversité sociale et culte de la nature*. Paris : Payot, 2003 (nouvelle éd.), 354 p. Coll. Petite bibliothèque Payot.

WEBER, Florence, GOJARD, Séverine et GRAMAIN, Agnès (eds). *Charges de famille. Parenté et dépendance dans la France contemporaine*. Paris : La Découverte, 2003. Coll. Textes à l'appui/Enquêtes de terrain, 300 p.

Parmi les contributions à des ouvrages collectifs

ANGELOFF, Tania. *Employées de maison, aides à domicile : un secteur paradoxal*. In WEBER, Florence et al. *Charges de famille. Dépendance et parenté dans la France contemporaine*. Paris : La Découverte, 2003. Coll. Textes à l'appui/Enquêtes de terrain.

CACOUAULT-BITAUD, Marlaine. *Cherchez la femme : la sociologie de l'éducation et le personnel enseignant, 1960-2000*. In LAUFER, Jacqueline, MARRY, Catherine et MARUANI, Margaret (eds). *Le travail du genre : les sciences sociales du travail à l'épreuve des différences de sexe*. Paris : La Découverte, 2003.

DEBARRE, Anne. *Les espaces domestiques de la maison particulière : un projet négocié entre architectes et habitants*. In COLLIGNON B. et STASZAK J.-F. (eds). *Espaces domestiques - construire, aménager, représenter*. Paris : éd. Bréal, 2003.

FERRAND, Michèle. Nous aurons les jouissances que nous voulons. Le féminisme et la question de la sexualité. In WELZER LANG, D.(dir.) *Genre et sexualité*. Paris : L'Harmattan, 2003.

FREYSSINET, Michel. Un modèle ou plusieurs ? In PUIG, Audrey. *L'Automobile, Marchés, Acteurs, Stratégies*. Paris : Elenbi Editeur, 2003, p. 158-173.

LHUISSIER, Anne. Eating Out during the Workday : Consumption and Working Habits among Urban Labourers in France in the Second Half of the Nineteenth Century. In JACOBS, Marc et SCHOLLIERS, Peter (eds.). *Eating Out in Europe. Picnics, Gourmet Dining and Snacks since the Late Eighteenth Century*, London/NY, Berg, 2003, p. 337-349.

PINÇON, Michel et PINÇON-CHARLOT, Monique. Réflexions sociologiques sur l'aide humanitaire. Un comité de jumelage au Burkina Faso. In LEBEAU, Yann, NIANE, Boubacar, PIRIOU, Anne et SAINT-MARTIN, Monique de (dir.). *État et acteurs émergents en Afrique*. Paris : Karthala, 2003, p. 317-328.

WEBER, Florence. Politiques du folklore en France (1930-1960). In POIRRIER, Philippe, VADELORGE, Loïc. *Contribution à l'histoire des politiques du patrimoine, 19e-20e siècles*. Paris : Comité d'histoire du Ministère de la Culture, 2003.

Articles

BAJOS, Nathalie, MOREAU, Caroline, FERRAND, Michèle, BOUYER, Jean, équipe GINE et équipe COCON. Filières d'accès à l'IVG en France : Apports conjoints d'une approche qualitative et d'une approche quantitative. *Revue française d'épidémiologie et de santé publique*, 2003, n°6.

MEMMI, Dominique. Governing through Speech: The New State Administration of Bodies. *Social Research*, Summer 2003, vol. 70, n° 2, p. 645-658.

PAYRE, Renaud. Les efforts de constitution d'une science de gouvernement municipal : La vie communale et départementale (1923-1940). *Revue française de science politique*, 2003, vol. 53, n° 2, p. 201-218.

PAYRE, Renaud et VANNEUVILLE, Rachel. « Les habits savants du politique ». Des mises en forme savante du politique à la formation de sciences de gouvernement. *Revue française de science politique*, 2003, vol. 53, n° 2, p. 195-200.

TOPALOV, Christian. « Traditional Working-Class Neighborhoods » : An Inquiry into the Emergence of a Sociological Model in the 1950s and 1960s. *Osiris (Chicago)*, vol. 18, 2003, p. 212-233.

TOPALOV, Christian. Écrire l'histoire des sociologues de Chicago. *Genèses*, juin 2003, n° 51, p. 147-159.

Parmi les rapports

DEBARRE, Anne. Architectures de maisons d'architectes. Paris : PUCA, 2003.

GOJARD, Séverine (dir.), LHUISSIER, Anne et MEUNIER, Claire. Report on food habits, food provisioning and attention paid to food by people over 60 years old in free living situation, France. 2003, 258 p.

PEÑALVA, Susana. Desafiliación, precarización y desintegración social en la Argentina de los noventa. Un análisis regulacionista e institucional a propósito de las reestructuraciones de la intervención del Estado y de la relación salarial. Buenos Aires : CEUR, 2003, 255 p.

PRÉTECEILLE, Edmond. La division sociale de l'espace francilien. Typologie socioprofessionnelle 1999 et transformations de l'espace résidentiel 1990-99. Paris : OSC, 2003, 146 p.

La liste complète des publications des chercheurs et doctorants, depuis 2001 est accessible sur le site du CSU, page « Publications ».



Cultures et

sociétés urbaines

Umr 7112

Cnrs - Université Paris 8

INSTITUT DE RECHERCHE
SUR LES SOCIÉTÉS
CONTEMPORAINES

59, rue Pouchet

75489 Paris Cedex 17

Téléphone : 01 40 25 11 34

Télécopie : 01 40 25 11 35

csu@iresco.fr

Site web : www.iresco.fr

Maquette :

La Souris - 01 45 21 09 61